

La mémoire des hommes

Le témoignage oral, par sa nature, ne constitue pas, à lui tout seul, un document complet puisqu'il est le produit de la mémoire de l'homme, défaillante et subjective. Les remarques éventuelles de la part du lecteur, pour nous apporter des précisions supplémentaires ou des corrections, seront les bienvenues.

LE MULET

PREMIÈRE PARTIE

Les travaux du mulet

«Lo paradi di fenne, lo pourgatoüé di s-ommo, l'enfeur di meulette». «Tchardjà comme eun meulette». «Titi comme eun meulette» «Trailli comme eun meulette». voilà quelques dictons qui me viennent à la mémoire et que tous les valdôtains connaissent et emploient encore très souvent, même si des mulets aujourd'hui on en voit presque plus. En effet dans nos campagnes, même dans les endroits plus difficiles et raides, nous entendons le fracas des faucheuses, des tracteurs et des autres engins mécaniques: ce sont là les machines qui ont remplacé le mulet. Cette bête, il n'y a pas trop longtemps, était l'élément indispensable pour tous les travaux du campagnard, un élément précieux, une présence constante au point que, comme nous avons dit au début, il est souvent évoqué dans les dictons et dans la culture populaire valdôtaine.

Cherchons, alors, d'examiner les travaux que le mulet effectuait au cours de l'année. La neige était encore dans les prés mais pour le mulet était désormais 1 heure de commencer; il fallait porter le fumier dans les champs et dans les prés.

A nous parler du mulet, nous avons M. Mathieu DAUDRY de Quart et M. Jean ROLLAND d'Arnad. Les interviews ont été réalisées par M.me Marie Louise NORO.

M.D. — le premier travail qu'on faisait c'était de porter dans les prés le fumier. Où on pouvait et quand il y avait un peu de neige on le portait avec la luge. Quand on allait dans les prés plus en haut on le transportait avec les besaces. Les besaces sont faites avec deux traverses en bois et de toile de chanvre en forme de poche. On y chargeait le fumier et on le portait en haut: nous devons faire une charge en équilibre sur le bât. La charge ne devait pas être trop lourde si non on risquait de faire tomber le fumier.

M.L.N. — et pour mettre ça, qu'est-ce qu'aviez vous?... Des cordes?

M.D. — ah, on devait le sangler parfaitement; mettre l'avaloire du bât de façon que la charge fut en équilibre. Quand on arrivait au pré on déchargeait le fumier en faisant tomber les besaces par terre. Ensuite on secouait les besaces et on les remplaçait sur le bât et voilà... Avec la luge tout était plus simple: la luge avait devant deux cro-

1920 environ
Alpage des Bornes
(Verrayes)
M. François Philippot à la
chasse (Propriété Lidia
Philippot).



chets et dessus un gros panier. On liait le panier à la luge et on le remplissait de fumier. Par la suite la luge était liée au mulet et tu te dirigeais vers ton champ ou pré où tu déchargeais le fumier en renversant le panier. Le panier était de nouveau fixé à la luge et au mulet avec les tirants... **Et après avoir distribué le fumier dans les prés on devait l'émietter.**

M.D. — ça en printemps, avec le traîneau...

M.L.N. — et ça toujours avec le mulet, qu'est ce qui on lui mettait?

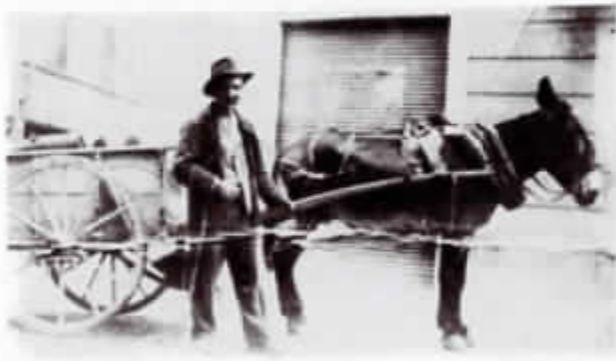
M.D. — mais là on pouvait aller sans harnais, le collier et les tirants étaient suffisants pour attacher le traîneau. Ensuite on installait deux pierres sur le traîneau. Ainsi, au passage du traîneau, le fumier se réduisait en petites miettes.

M.L.N. — et qu'est ce que c'est le traîneau?

M.D. — le traîneau est un machin de bois composé de trois traverses et deux patins à forme de skis. Des branches sont disposées sur cette âme en bois, elles sont serrées une contre l'autre et étroitement liées. Pour émietter le fumier dans les prés tu chargeais deux pierres sur le traîneau et tu l'attachais au mulet.

M.L.N. — des branches de quoi?

M.D. — branches d'orme ou des petites branches de châtaignier, celles minces et longues, comme ça. Une fois liées avec le fil de fer elles ne bougeaient plus et tu les chargeais sans problème et tu émiettais le fumier dans ton pré. Si tu avais mis aussi le bât, tu pouvais, terminé ton travail, charger le traîneau et revenir à la maison et voilà... Dans les champs, comme j'ai dit auparavant, il faut y transporter le fumier. Ensuite, au mois de mai, on laboure. Pour labourer tu dois harnacher le mulet seulement avec le collier parce que le bât ne sert pas pour labourer. Il arrivait parfois qu'on utilisait le couple: deux mulets ensemble pour retourner la terre avec la charrue. Il était alors nécessaire avoir trois «trés»: un plus long auquel on accrochait deux autres un peu plus petits.



Aoste - 1939. M. Cesarien Bétemps - Sorreley (St-Christophe) (fonds AVAS).



Avise - 1956. M. Arsène Lyabel avec son mulet au pont d'Avise (fonds Bibliothèque communale d'Avise).

Et après il arrivait l'été, la saison des foins. On voyait alors dans certains endroits préparer les faix, dans d'autres les ballots. Mathieu nous parle des épieux, Jean du chariot. Deux techniques extrêmement différentes mais le protagoniste principal est toujours lui: le mulet.

M.D. — on harnache toujours le mulet, pour tous les travaux... on met toujours le bât et pour transporter les faix tu dois avoir les épieux. Pour faire les faix tu entasses 20, 24 brassées et tu les lies avec les cordes. Par la suite t'enfonces les épieux en dessous du faix et tu le soulève de terre en le plaçant sur le bât. Cela fait tu pousse les épieux dans le faix et tu le mène tranquillement.

M.L.N. — à quoi servent les épieux et qu'est ce qu'ils sont?

M.D. — les épieux servent à tenir en équilibre le faix, toi tu es derrière, tu ne dois pas les laisser tomber parce qu'il n'est point fixé, il est sur le bât du mulet. Monter, descendre: tu dois être toujours là.

M.L.N. — et combien sont-ils longs?

M.D. — il sont longs... ils peuvent être deux mètres et demi, trois. D'un côté ils sont pointus et de l'autre il y a la partie que t'empoignes: le manche. Pour porter les faix tu les enfonces presque complètement, ils en sortent justement les manches, c'est à dire une cinquantaine de centimètres.

J.R. — après le printemps, voilà la saison des foins et alors des grandes batailles parce qu'ici il y a aussi beaucoup de maïs... il fallait faucher à la main et après le dîner rentrer le foin. Et nous faisons les faisceaux, les trusses, surtout les trusses parce que c'est plus commode les charger sur le chariot. La charge normale est ici de douze, treize faisceaux à la fois... Le mulet courait vite, il trotait et alors je réussissais à faire sept, huit voyages dans une demi-journée.



M. Jacquemod en train d'harnacher son mulet pour creuser les pommes de terre Avise - 1970. (Photo Laura Jacquemod).

Les foins terminés, le mulet était tranquille jusqu'aux regains... Et non, entre temps le travail ne manquait pas... le maïs, l'orge, le seigle, le blé, le froment.

M.D. — Entre les foins et les regains il fallait couper le blé, il y avait de l'orge, on disait encore «selletta», du seigle, du froment, il fallait faire tous ces travaux avec le mulet. On faisait les gerbes et on les chargeait sur le mulet. Les gerbes liées avec deux cordes.

M.L.N. — *Que faisiez-vous après avoir coupé les épis?*

M.D. — On faisait les javelles et ensuite quand on allait les ramasser, quand elles étaient sèches, on faisait des gerbes et on les chargeait sur le mulet, dans des toiles nouées avec deux cordes.

Et naturellement, après ces travaux c'était le tour des regains et le mulet répétait le même rituel des foins. A Arnad tout de suite après les regains on semait les «miette», des plantes de maïs que l'on coupait quand elles étaient encore vertes, pour les donner à manger aux vaches.

J.R. — Après les regains on labourait à nouveau mais alors une bête suffisait, on labourait pour semer... les «miette» on ne semait pas partout, mais surtout les champs où on avait semé du seigle.

M.L.N. — *Qu'est-ce que c'est que les «miette»?*

J.R. — c'est du maïs que l'on sème comme on sème le seigle et qui on fauchait pour donner aux vaches, aux vaches en automne pour qu'elles donnent plus de lait et... ils allaient le couper pour le donner aux vaches.

M.L.N. — *Est-ce qu'on donnait ces plantes vertes?*

J.R. — Vertes, vertes, si elles étaient déjà un peu flétries, tant mieux, mais enfin n'importe comment... Ce n'était pas nécessaire de les faire sécher, c'était pas pour faire sécher, c'était pour donner aux vaches comme ça.

M.L.N. — *On les donnait avant ou après le vêlage?*

J.R. — Oh, surtout en automne, parce que après, tu sais bien, le lait... Ensuite on recommençait à transporter du fumier, et après il fallait, la première chose qu'on faisait c'était transporter le fumier pour labourer à nouveau, pour semer le seigle, le froment, l'orge... quelques lopins mais très peu d'orge.

Nous sommes arrivés au mois de septembre, octobre, à cette période on préparait les paniers et les sacs pour la récolte des pommes de terre. Mathieu nous a dit que à Quart on les creusait avec la charrue et à Arnad?

J.R. — Oui, oui, mais les pommes de terre nous ici nous les arrachons à la main, d'abord avec la pioche à deux cornes. Plus tard on faisait bien ce travail aussi avec la charrue, mais je suis bien allé aussi creuser les pommes de terre avec la mule, dès qu'on a utilisé le «coouden». On préparait cet outil de bois que l'on utilisait déjà ailleurs, alors avec le «coouden» on les couvrait, on les enterrait bien mais pour les extraire c'était plus difficile.

Nous parlons maintenant d'un autre travail qu'était aussi une fête. Vous avez déjà compris qu'on va vous parler des vendanges. M. Daudry a gardé de ces journées un très beau souvenir: le mulet était joliment harnaché, tout orné de grelots pour faire entendre à tout le monde que dans le village on était en train de vendanger.

M.D. — Après, en automne, c'était les vendanges, parfois on allait aux vendanges avec le mulet, avec les barils on foulait le raisin puis on chargeait les barils au moyen de crochets de fer, accrochés au bât, là où il y avait deux trous et on allait vendanger chez quelqu'un, pour ceux qu'avaient passablement de vignes.

Et quand on allait vendanger on attachait au mulet un tas de clochettes, un gros grelot sur la poitrine, tout cela. Le grelot et puis il y avait aussi un porte-grelots, un machin tout garni de clochettes, on le nouait ainsi et le grelot passait ici, sur le devant au-dessous du museau. Le porte-grelots passait à travers, on l'attachait de côté au bât puis il passait devant ou l'on attachait le collier, car on ne mettait pas de collier quand on transportait des charges et le poitrail était garni de grelots, le plus gros au milieu.



M. Pierre Berriat de Ville sur Nus (Quart). (Photo J.P. Ghignone - fonds AVAS).



Runaz (Avisse). M. Jacquemod en train de transporter le foin (1970 environ). (Photo Laura Jacquemod).



Excenex - 1947. Les professeurs du séminaire, à cheval des mulets, montent à Excenex pour la 1^{ère} messe de Dunoyer Emile (fonds Centre d'Etudes Francoprovençale «René Wilhen» de St-Nicolas).

Après les vendanges il n'y avait presque plus de gros travaux pour le paysan. Mais l'hiver approchait et il fallait penser à préparer le bois. On remarque dans ces deux passages, bien davantage que dans d'autres, des différences dans le genre d'outils employés par nos témoins. Mathieu nous parle de coin, de luge, de charge. M.D. — Après les vendanges il fallait aller chercher du bois, il y a toujours quelque chose à faire. Le bois il faut tout le préparer avant, puis le transporter avec le mulet. Alors, là il fallait mettre les tirants au mulet pour le traîner tandis que le bois qui était déjà coupé en morceaux pour brûler, on en faisait des charges si c'était sur un terrain plat ou bien s'il fallait remonter une pente, autrement on attelait la luge s'il fallait descendre.

M.L.N. — E la luge comment-était elle faite?

M.D. — La luge était en bois avec quatre pieds et deux patins, les deux patins nous les appelons les coussins, avec les deux perches et les bras. On liait le bois la-dessus, on attelait la luge au mulet et on descendait. Pour transporter des charges on utilisait des crochets en liaison en fer, cela dépendait du type de bois.

Jean nous parle de «galée» et de «lengale».

J.R. — Quand on allait là-haut on partait déjà d'ici avec les tirants, «le balancin» et puis on prenait la «galée», comme on disait chez nous. C'est en fer avec quatre, cinq coins, que l'on enfonce dans le tronc car si les billons étaient lourds il fallait attacher aussi deux «lengale» si on voulait déplacer, traîner le billon au moment où la bête tirait, autrement s'il s'agissait de troncs plus petits on en attachait deux, trois. Il en avait à cinq, à quatre, à six de «galée» nous disions les «galée»... même pour les échaldas, les échaldas pour la vigne qui étaient déjà secs, déjà prêts. Alors on prenait la «galée» à six, et à six à la fois on les descendait tous du temps qu'il y en avait dans les mayens.

A présent, pendant quelques mois le mulet restera à l'étable, les gros travaux étaient terminés mais nous n'avons pas épuisé l'argument, nous avons encore un tas de chose à vous dire; la prochaine fois nous parlerons du harnais du mulet.

TEMOINS:	Mathieu Daudry de Quart et Jean Rcland d'Arnad
ENQUETEUR:	Marie Louise Noro d'Arnad
PAR LE SOINS DE:	Livio Munier et Lidia Philippot
COMMENTAIRE AU TEXTE:	Vera Praz

La traduction française n'est pas toujours rigoureusement littérale